

Les « faiseurs de l'image » de la société israélienne se sont attachés, dès le début à proclamer son caractère unique. Une société où « l'envers du décor » serait inexistant. D'où cet artifice perpétuel à vouloir gommer désespérément les ombres au tableau, et l'importance démesurée que les dirigeants israéliens accordent à l'aspect apparent et aux formes de représentation de leur État. Les voyages de Maurice Rajsfus en Israël sont un périple au royaume des ombres. Il s'est attaché en effet, à scruter dans cette société présentée comme exemplaire<sup>1</sup>, les principales zones d'obscurité. Sans complaisance aucune. Ses affinités avec la cause palestinienne et ses distances à l'égard de certaines formes d'action au sein, ou en marge du mouvement national palestinien, il les annonce clairement. Rien n'est plus terrible en effet, pour toute démarche critique, que cette attitude inconditionnelle qui conduit à accepter, ou à accepter de se taire, devant le pire, sous prétexte que la cause défendue est juste et « sacrée », ou que « *ce n'est pas le moment de parler* ».

Mais comment accepter de placer sur un même plan, « *victimes devenus bourreaux* » — ou pire, ceux qui n'ont jamais connu la souffrance véritable, les plus acharnés aujourd'hui contre les Palestiniens, constate Rajsfus — et les victimes réelles à qui l'on fait expier un crime commis par d'autres : « *Et si le terrorisme est haïssable, en quoi le serait-il plus que la guerre ?...* »

C'est donc un homme sans illusions qui « *prend l'avion, en 1984, pour la Palestine* ». Maurice Rajsfus ne croit pas, n'a jamais cru, au « *rêve éveillé* » d'une partie de la jeunesse juive du début du siècle qui « *croyait, peut-être, participer à la construction d'un monde nouveau (...) imaginant les vergers et les potagers que le rude travail ferait surgir au milieu du désert et des collines de pierrailles, en n'oubliant qu'un seul détail : en Palestine, il y avait les Palestiniens* ». Autant l'on peut être sensible aux souffrances des juifs d'Europe de l'Est, victimes des pogroms du début du siècle, puis de la « *solution finale* », autant « *l'on ne peut accepter d'être complice — à quelque degré que ce soit — de ceux qui estiment normal de faire payer aux Palestiniens les crimes commis par les nazis* ».

« *J'ai toujours pris mes distances vis-à-vis de cet État — dès 1948 (...) — et je*

1. Moins d'ailleurs, par elle-même désormais — parce qu'indéfendable depuis la guerre du Liban, les compromissions de la politique étrangère, la montée de l'extrême droite et des religieux — que par comparaison. « *En tout état de cause, au regard des États voisins, Israël reste un havre de démocratie au milieu d'un océan de barbarie* », soutiennent en dernier recours les inconditionnels de l'État hébreu. Piètre argument que de mesurer les dimensions respectives des « *poutres dans l'œil* »...

*me refuse à porter une part du fardeau que représente ce pays juif qui fait subir aux Palestiniens des conditions d'oppression que certains de ses citoyens ont connu, jadis, ailleurs.* » Le propos est d'emblée politique, même si certains peuvent être tentés de rechercher dans les cuisines psychanalytiques les explications exclusives de la démarche de Rajsfus : retrouver le cheminement de ce père, parti en « terre promise », ouvrier agricole dans une orangerie de Jaffa, revenu, dix-huit mois plus tard, s'installer à Paris, vraisemblablement expulsé par les Turcs, à la veille de la Première Guerre mondiale...

Mon objectif dit-il est de « *tenter de comprendre comment une minorité, menacée de destruction au cours de la Deuxième Guerre mondiale avait pu se transformer en un peuple oppresseur* », comment « *ce pays peuplé en grande partie d'anciens opprimés trouve parfaitement naturel de reproduire sur d'autres parias les horreurs de la guerre, ou des persécutions, après avoir redécouvert les vertus de l'apartheid (...)* ».

Comment ? Vraisemblablement dans ce formidable dérapage d'un « projet idéaliste » très vite intégré dans le nouvel ordre international issu des deux guerres qui ont modelé le siècle. Histoire réelle que l'on voudrait recouvrir d'une chape de plomb : démarche peut-être à l'origine des multiples distorsions de la société israélienne.

#### Zones d'ombre ?

... D'abord cette fameuse « démocratie » si célébrée. « Démocratie réservée » pourrait-on dire... Rajsfus en démonte les articulations. Savoir, en effet, si elle existe ou non est un faux problème. Le paradoxe est en réalité dans l'existence d'une démocratie autocélébrée comme modèle et dont les effets s'arrêtent là où commence l'altérité : hors des frontières de la « judaïté », ligne de démarcation « géographique », avec les territoires occupés en 1967 (la Cisjordanie et Gaza) mais également « communautaire », séparant les « Israéliens juifs » des « Israéliens arabes » soumis à une véritable ségrégation : « la plus belle démocratie du monde a réinventé le racisme »... Parfois à l'égard des juifs eux-mêmes. Mea Shearim quartier des intégristes, à Jérusalem, est interdit (ghetto ?) aux mécréants laïcs de la « Nouvelle Babylone » (Tel-Aviv)...

... Ensuite, cette image d'Épinal du vieux rêve sioniste — refus idéologique de la vieille réalité sociologique des minorités juives d'Europe orientale notamment — celui du travail de la terre qui « ferait surgir vergers et potagers des collines grises », et qui serait « *la négation même des activités mercantiles* <sup>2</sup> », image assombrie par la puissance omniprésente du dieu dollar et par les tranches d'une population gagnée par la fièvre de la Bourse, la combine et les trafics en tout genre.

... « Clair-obscur » d'une société proclamant la « primauté du droit » mais militarisée à outrance, qui cultive le culte de la force, où un rabbin, peu importe qu'il fût d'extrême-droite peut dire : « une loi contre le racisme représente pour le judaïsme un danger plus grand que tout autre chose »...

2. Négation qui sera à l'origine des valeurs sous-tendues par l'idée de « Kibboutz ».

... Zone d'ombre, ce pays, « *colonialiste à retardement* », qui maintient depuis vingt ans une « occupation devenue ordinaire ». L'un des mérites du livre, d'ailleurs, est de montrer comment l'occupation est devenue si pernicieuse qu'elle peut parfois passer inaperçue aux yeux du... « touriste ». Mis à part, bien sûr, les implantations de colonies ou les camps de réfugiés ceinturés de clôtures énormes. Une occupation où l'humiliation est érigée en politique quotidienne... de la vie quotidienne. Être obligé sur l'ordre du chef d'état-major de crier « Vive Begin » ou d'entonner l'hymne israélien<sup>3</sup>. Ou encore de subir ces myriades de tracasseries administratives laissées à l'arbitraire du pouvoir d'occupation militaire et qui sont autant de banderilles incrustées, au fil d'une vie, dans la dignité de chacun.

... Zone d'ombre, encore, que cette curieuse « division du travail » entre l'armée et les colons manipulés et contrôlés par l'extrême-droite, dans les territoires occupés, par ces rabbins de choc, Lévinger, Kahana etc. et leurs troupes, qui entretiennent un état de tension permanente, et font le « sale boulot » que l'armée ne saurait mener directement sans ternir son « image d'armée de défense ». Contradiction supplémentaire, d'ailleurs, pour un « État démocratique » que de laisser proliférer ces multiples milices armées que sont les colons de Cisjordanie et leurs fers de lance d'extrême-droite.

Au passage, Rajsfus règle son compte à un cliché tenace de l'imagerie israélienne : la « mémoire inaltérable du "peuple juif" ». En levant, là également le voile sur l'imposture que constitue la manipulation de l'idée de « mémoire collective » par l'État d'Israël et ses idéologues. Ce que l'on cherche à tuer, c'est moins les hommes que leur mémoire dit-il. La force de la démarche de Rajsfus est de montrer que cette entreprise vise autant les Palestiniens que les Israéliens. Si l'existence de la mémoire des premiers est totalement niée, celle des seconds, en particulier tout ce qui a trait à l'histoire réelle de l'État d'Israël et du mouvement sioniste est occultée au profit d'une éducation « *nourrie de mythes et de légendes merveilleuses* ». « *A l'école, dira l'un des Yordim*<sup>4</sup> *interrogés, on nous parlait de la victoire de David sur Goliath et il était facile de choisir son héros.* » Occultation de l'histoire réelle qui a pour pendant une véritable frénésie de... l'archéologie. La finalité de cette occultation est d'ailleurs évidente :

Comment expliquer, au regard des « *idéaux des fondateurs* », et des victimes de l'Holocauste, le formidable « *dérapiage* » de la société israélienne ? La récupération de cet Holocauste aux fins de sanctifier l'État ? Comment expliquer que « *l'industrie la plus florissante dans ce pays fut celle des barbelés* » ? Que des miradors innombrables hérissent le paysage ? Et que d'exclusive en exclusion, certains des « *filles des victimes* » du nazisme réclament, aujourd'hui, en toute simplicité, la *déportation* des Palestiniens. Mots terribles. Questions terribles !

Comment expliquer qu'un État officiellement proclamé pour effacer une injustice, ait à ce point institutionnalisé la perversion des principes fondamentaux de

3. A l'époque Razaël Eytan, impliqué en 1982 avec Sharon dans les massacres de Sabra et Chatila.

4. Surnom donné à ceux qui quittent Israël. Par opposition à ceux qui arrivent.

tout État de droit que cette perversion, outre qu'elle justifie l'existence d'une justice à deux vitesses — une pour les juifs, une autre pour les goys s'est désormais déplacée au niveau du langage : une opération de guerre particulièrement meurtrière sera baptisée « Paix en Galilée » ; un enfant palestinien coupable d'avoir lancé des pierres contre l'armée d'occupation sera un terroriste, et un terroriste juif ayant commis un attentat sanglant à l'explosif sera considéré en situation de « légitime défense »...

... Ceux qui n'ont pas supporté l'imposture sont partis. Les temps forts de ce livre demeurent, en effet, ces sept témoignages d'Israéliens « *qui en sont revenus* ». Question enveloppée d'un mystérieux et lourd silence que celle de ces Israéliens qui ont accompli le chemin inverse. Et dont on ne parle pratiquement jamais. Sur près de 75 pages Rajsfus leur donne la parole. Récits de vies aux expériences parfois contradictoires et diverses, mais qui ont en commun de rejeter la duplicité de la société israélienne. Sept personnages qui n'ont pas réussi à s'emmurer dans le cocon de protection que sont les micro-climats sociaux, ces microcosmes intellectuels qui sont souvent le moyen de défense d'individus en rupture avec un système qui les oppresse. Ils ne sont ici que sept à prendre la parole. Mais ils sont un demi-million (sur une population de 3 millions d'habitants) à avoir accompli — pour une raison ou pour une autre, parfois plus ou moins avouable — ce voyage en sens inverse, depuis 1948.

Pour la société israélienne, le tableau dressé par Rajsfus est bien sombre. Il a le mérite d'être réaliste. D'autres, jouant du paradoxe y auraient trouvé matière à prophéties. Lui se contente de reconnaître que le véritable problème est bien là-bas, au sein même de cette société en clair-obscur, où la montée de l'intégrisme juif, fait écho à l'émergence d'autres fondamentalismes. « *Kahana, dit-il, est un futur Khomeiny israélien.* »

Combien d'Israéliens auront-ils la force de regarder en face ce tableau d'ombres ? Le temps du courage est-il venu ? Rajsfus, lui, est un écrivain bien intrépide.

R. EL-KAREH